

la gazette

mankpad



«Expression et relations étudiantes »

Droit et Sciences Po Lyon 2

LA GAZETTE MANKPAD'ERE revient pour son deuxième numéro de l'année universitaire 2011-2012 avec plein de nouveaux rédacteurs prêts à vous faire rêver. On vous accueille aussi sur <http://blog.gazette.mankpadere.org>

2012: Année d'élections Ça va péter !!

Mexique

USA

Corée du Sud

Sénégal

Madagascar

Albanie

France

Russie

Finlande

Egypte



Auditorium: nouvelle saison • IEP vs Lyon 2 • La procrastination • Biennale de Lyon

Marc Duran - Marion Carette - Noé Dethier - Antoine Doux - Bastien Hugonnard - Mathilde

2012, Année d'élection : Mexique, Chine, Madagascar, Finlande, Corée

Villain - Marine Polycarpe - Sylvain Métafiot - Audrey Serandour - Pierre Alhammoud

Le livre numérique • récit de voyage : le Costa Rica • Nouvelle

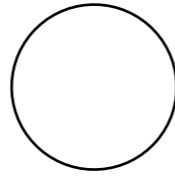
Une année chargée en débats politiques s'annonce avec 2012.

Présidentielles en France bien sur, aux Etats-Unis, mais aussi au Sénégal, en Russie, Finlande, Mexique, Corée du sud, Albanie... Législative en France encore mais aussi en Égypte et en Slovaquie. Cette dix-huitième gazette va essayer de vous faire faire un petit panorama des enjeux de cette année qui arrive à travers cinq pays, et pas forcément ceux dont on parlera le plus dans les journaux. On partira à la découverte de différents scrutins à venir depuis les pays considérés comme des modèles de démocratie tels la Finlande, jusqu'à la plus controversée Chine.

Une année chargée en actualité politique donc, mais rappelons-nous que le matraquage médiatique autour de la fin du monde - qui serait prévue par le calendrier maya - n'est pas justifié. En réalité ce calendrier annonce simplement la fin d'une ère et le commencement d'une autre, comme cela a déjà été le cas quatre fois, sans pour autant mener à l'extinction de la race humaine. Au delà des scrutins qui vont bouleverser la géopolitique mondiale, la crise économique qui fait trembler l'économie mondiale, l'union européenne qui se doit d'évoluer face aux problèmes des dettes, les mouvements des « Indignés » du monde entier... Ces événements nous font tous prendre conscience d'une volonté profonde de changer un système qui trouve ses limites aujourd'hui.

Et avec tout les changements annoncés par l'actualité qu'elle soit politique, économique ou sociale, et bien, peut-être verrons nous notre monde changer un peu... Espérons que ce soit en bien.

Agenda



A VENIR :

CONFÉRENCE:

> FORUM LIBÉRATION
25, 26, 27 NOVEMBRE

SOIRÉE:

> JEUDI 24 NOVEMBRE
SOIRÉE 80s/90s AU RAMBLER
(PRÉVENTES SUR LE CAMPUS)

PROCHAINE GAZETTE DÉBUT DÉCEMBRE AVEC UN DOSSIER EXCLUSIF SUR LE FORUM LIBÉRATION!

+ D'INFOS SUR WWW.MANKPADERE.ORG
FORUMS, NEWSLETTER, ACTUS, ARCHIVES DES CONFS (AUDIO/VIDÉO), DE LA GAZETTE, ...

CONTACTER LA RÉDACTION OU ENVOYER VOS ARTICLES :
gazette@mankpadere.org

DU NOUVEAU ET DES ACTUS SUR NOTRE BLOG :
blog.gazette.mankpadere.org

EDITÉ PAR Mankpad'ere
DIRECTEURS DE LA PUBLICATION : Marine Polycarpe, Yvan Matz, Noé Déthier
RÉDACTRICE EN CHEF : Marion Carette

Ars longa, vita brevis...*

> par Marc Duran



Léonard Slatkin

Nouvelle saison à l'auditorium de Lyon et du lourd, du très très lourd ! Précisons d'abord que cet édifice change de main cette année, nous voyons ainsi le départ du chef Jun Märkl et accueillons Leonard Slatkin à la tête de l'Orchestre National de Lyon (ONL). Un point sur le CV : chef américain ayant fait ses premières armes à vingt-deux ans, anciennement directeur musical de l'Orchestre Symphonique National de Washington (rien que ça...) et de l'Orchestre Symphonique de la BBC de Londres (eh ben mon cochon... il se fait pas ch*** celui là), il est aujourd'hui en activité au sein de l'ONL d'une part et de l'Orchestre Symphonique de Detroit de l'autre. Il est notamment connu pour ses interprétations et sa grande connaissance de la musique américaine du XXème Siècle.

Bref, du sang neuf nous amène son lot de surprise, et la saison s'annonce des plus riches. Pour commencer, mieux vaut ne pas louper les « *Séries Classiques* » le 17 novembre, 21 décembre, 9 février, 22 mars et 14 juin. Si vous voulez découvrir de grandes œuvres du Répertoire, c'est à ces concerts qu'il faut aller. Pour quelque chose de plus « exotique » et pour coller à la saison, allez voir les sessions de « *L'Amérique de Slatkin* » les 1er, 3, 8 et 10 décembre.

Mais voyons maintenant quelques morceaux choisis. Pour les amoureux de la musique Baroque (XVIIème - XVIIIème) et pour qui voudrait voir au moins un beau concert, je recommande l'*Oratorio de Noël*, les 15, 16 et 17 décembre, sous la direction de Ton Koopman, un Grand parmi les Grands chefs de la musique baroque. N'oublions pas le traditionnel *Concert Etudiant*, gratuit pour tout détenteur de la carte d'étudiant, le 9 décembre. Ne pas non plus louper les grands classiques : *Le Requiem de Fauré*, les 27 et 28 janvier, et le concert symphonique *Eroica* les 8 et 10 mars avec notamment l'intégrale de la Symphonie n°3 de Ludwig van Beethoven dirigé par Slatkin pour l'occasion. Et pour ceux qui apprécient la diversité et la virtuosité pour ne pas dire l'excellence, recommandons le *Recital R.Blechacz*, très grand interprète, pianiste d'exception ! En parlant de grandes interprétations, les *Concerts Grands Interprètes* sont particulièrement riches cette année. La mauvaise nouvelle, c'est que vous en avez déjà loupé trois..., la bonne nouvelle c'est qu'il en reste trois ! Aussi jetez-vous sur la session orchestrale de la *Staatskapelle de Dresde*, vous ne le regretterez pas.

Enfin, dans un registre tout à fait différent, l'auditorium nous offre le dernier *Ciné-Concert Symphonique* du *Seigneur des Anneaux* les 6 et 7 juillet. Pour ceux qui ne connaissent pas le principe le voici : le film est projeté sans bande son et en VO sur un écran géant au dessus de l'orchestre qui interprète la musique du film en direct. Si vous ne devez acheter qu'une place et une seule, c'est une expérience à vivre !

Rappel pour messieurs les pauvres (niark niark) : L'auditorium à lancé l'an dernier une carte pour les moins de 26 ans qui ne vous coûtera que 6 € par mois et avec laquelle vous pourrez aller à tous les concerts de la saison (quand on dit tous c'est VRAIMENT tous et sans lâcher un rond de plus). Si vous avez du temps et la passion, il vous la faut ! De plus les places sont données plus ou moins aléatoirement et vous vous retrouverez souvent avec d'excellentes places (par exemple juste à côté des cinquantenaires qui ont dû raquer la modique somme de 90 € pour un concert...)

Bonne saison à tous et à bientôt pour une prochaine gazette !

* *L'Art est long, la vie est courte*

Pour vous, j'ai testé... l'IEP

> par Marion Carette

Après trois formidables années de licence à Lyon 2 (en histoire pour ceux que ça intéresse) j'ai pris mon cursus en main et décidé de commencer, enfin, de vrais études : car c'est bien connu, la fac ça ne mène à rien... Lasse des dissertations sur les proto-usines des campagnes rhodaniennes au début du XIXème siècle, et autres études de textes sur les poèmes d'Horace et la vision du soldat-citoyen au premier siècle à Rome, j'ai tenté avec enthousiasme le concours de l'IEP et y ait été acceptée en master. Une fois le concours en poche et fière de ma désormais assurée réussite sociale et professionnelle, je me suis préparée à voir ma vie changer. Vous auriez dû me voir, le jour de ma pré-rentrée, fébrile d'entrer dans une école aussi réputée, mais inquiète de l'accueil qu'on allait m'y faire ! Car la vie à science-po n'est pas la même qu'à Lyon 2... laissez-moi vous conter mon expérience dans le campus avenue Berthelot, pas bien loin des Quais.

Lundi 5 septembre, 7h45.

Assise sur un banc de la cours Berthelot, en avance, je regarde le défilé des élèves... Qu'ils sont beaux tous, sur leur 31 pour la rentrée. On a bien sûr, comme partout, des « youhous », vous savez, ces filles qui hurlent dès qu'elles se voient (AAAAaaah ma chérie!!!), on voit aussi déambuler les « encore en vacances » portant fièrement short et tongs ou encore passer en marmonnant les mal réveillés, pas rasés et en retard... Pas si différents que ça des étudiants Lyon 2 en fait.



VS



Tous les étudiants se ressembleraient donc, à première vue. Dans l'amphithéâtre où est donné la réunion de rentrée, ça bavarde, ça chahute, ça rigole... Les profs ont un peu du mal à rétablir le silence, tout le monde veut se raconter ses vacances... Mais, après un discours de bienvenu de notre président, Gilles Pollet, je suis surprise par les applaudissements de l'ensemble des élèves : sont-ils si contents que ça de le voir terminer son speech ? Et non, c'est juste que l'IEPien moyen adore applaudir, et use et abuse des claps-claps. Fin de discours, fin de cours, même blagues des profs ou encore sortie un tant soit peu drôle d'un élève... Toutes les occasions sont bonnes pour que les élèves montrent leur enthousiasme, une façon de remercier les professeurs selon une de mes camarades. Cependant, même elle convient que c'est une façon de faire étrange et propre à l'IEP, mais c'est vrai que c'est une habitude somme toute bon enfant.

Mais alors, si ils sont si gentils, ces élèves, et si ouverts aux débats, pourquoi cette défiance entre les élèves du centre Berthelot et ceux des berges du Rhône ? En en discutant avec mes camarades de classe, comme avec les étudiants Lyon 2 que je côtoie, il m'as semblé percevoir certaines tensions dans les relations. Peut-être me trompé-je dans mon analyse, mais les étudiants de la faculté ne se sentent-ils pas défavorisés dans leur diplôme par rapport au prestige que donne le nom de « science po » sur les relevés de notes ? Et certains IEPiens n'ont-ils pas l'impression d'être jugés snobs ou minoritaires, face aux étudiants lambda ? Une certaine ambivalence existe dans les relations entre ces deux groupes d'étudiants, qui se côtoient pourtant régulièrement, ne serait-ce que parce qu'ils doivent partagés les BU. Ambivalence entre l'appartenance administrative de l'IEP à Lyon 2 et les différences pédagogiques (et en terme de subventions !) des deux campus. Cependant, croyez moi, qui ai parcouru les deux campus, au fond, on sèche tous les même cours magistraux...

Lundi 3 Octobre, 14h30.

En cours d'histoire de l'Allemagne, deux jeunes filles issues chacune d'une licence Lyon 2, discutent dans le brouhaha habituel d'un CM :

- En fait, Lyon 2, science-po, même combat : il y a autant de bordel en CM...
- Ouais, il y a juste un peu moins d'affiches sur les murs ici.
- En même temps, au prix qu'ils ont dû coûter, ces murs...

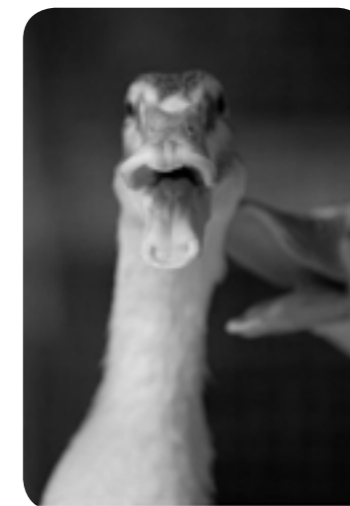
4

Homo procrastinus

> par Noé Dethier

La bête est maligne.

Par quelques mutations dont Dame Nature a le secret, la bestiole, bien qu'en apparence humaine, possède un caractère spécifique : la procrastination. Originellement « tendance à remettre au lendemain » (Larousse représente, ouais !). Mais le mutant, ne faisant pour une fois pas les choses à moitié, remet généralement et ne tend que rarement. Caractère donc absent chez l'humain puisque ouais nous on bosse sérieux. Toujours. Si tu bosses pas, c'est que t'es pas humain. CQFD



Ouais en fait, j'aurai du trouver une photo qui avait un lien avec l'article mais j'ai pas eu le temps...

Ces spécimens, fruits de la sélection naturelle, ont su s'adapter à leur milieu. Bien qu'une part de l'espèce ne survive pas à celui universitaire, un nombre conséquent s'y développe avec plus ou moins de réussite. Concentrons-nous sur le mode de vie de ces derniers.

Il remet donc au lendemain. Mais remet quoi et jusqu'à quand ? C'est à ce niveau que l'on peut distinguer deux sous-espèces : l'Homo sapiens victime –vulgairement, « feignasse »- et l'Homo procrastinus stratège –« l'épicurien »-.

Si la philosophie du « j'ai le temps » caractérise ces deux groupes, elle est chez le premier subie, là où il n'y aura que calculs chez le second. Mais l'attitude a dans les deux cas un certain intérêt. Les amateurs de théâtre choisiront l'Homo sapiens victime, né humain, il a du mal à intégrer sa nouvelle mutation qui mettra en œuvre des prouesses de ruses et un grand jeu d'acteur pour légitimer à ses propres yeux sa paresse. Nous disions maligne ? Pis, la bête est vicieuse ! Si dans les débuts de la remise au lendemain, on assiste à une aimable dilettante, l'ultimatum approchant, elle ira jusqu'à fuir le travail dans le travail. Pensez à l'étudiant qui face à ses travaux se tournera en fait vers vaisselle, rangement, obligations associatives, écriture d'un article sur la procrastination, enfin n'importe quelle occupation dont le caractère nécessaire peut faire oublier celui ô combien plus urgent d'autres obligations.

Quant à l'épicurien, on l'oublie trop souvent, il n'est pas le personnage oisif si souvent dépeint. Ainsi, l'Homo procrastinus stratège est la version noble du paresseux. Dans la pratique, rebuté par l'action, il optimisera le temps qu'il y consacra plutôt que de la fuir d'excuse en excuse. Ne cherchant pas à prendre de l'avance mais simplement à s'acquitter de ses obligations en temps et en heure et ce en un minimum de temps. Prendre ses repas la fourchette d'une main, le stylo de l'autre, écouter ses cours enregistrés lors des moments en amoureux, tant d'idées possibles pour optimiser sa gestion du temps et se débarrasser de ses obligations !

Sus donc à l'image négative de l'Homo procrastinus - c'est comme les rats, il y en a qui sont domestiqués -, enfin, c'est vrai quoi comme si on était dans le supérieur pour nous consacrer à nos études ! Ah, en fait si, dans l'idéal c'est ça...

5

Lyon accouche d'une « terrible beauté »

> par Antoine Doux

Pour sa 11ème édition, la biennale de Lyon a tiré son nom du poème Pâques de William Butler Yeats : « une terrible beauté est née »

Vous avez sûrement vu en attendant votre tramway quotidien ces affiches composées de deux demi-visages d'intellectuels célèbres (Freud, Marx, Beckett, Platon, Poe..) réunie en un. Cette année La biennale est répartie sur quatre lieux différents : le Musée d'art Contemporain, La Sucrière, L'usine T.A.S.E et la Fondation Bullukian. A l'intérieur de ces lieux vous pourrez découvrir des dizaines d'œuvres artistiques contemporaines. Ne soyez pas perplexe : l'art contemporain ce n'est pas seulement des boîtes de dentifrice empilées les unes sur les autres ou des tâches noires sur fond blanc. Cela peut être terriblement beau.

L'art contemporain constitue un véritable appel à la réflexion et cette année Victoria Noorthoorn, commissaire de l'exposition, indique le cheminement intellectuel de l'événement : « La biennale invite le visiteur à un voyage à la fois sensoriel intellectuel dont la destination finale est incertaine ou inconnue ». Si vous n'êtes pas convaincu vous avez jusqu'au 31 décembre 2011 pour visiter l'exposition. Pour vous, Nous avons visité le musée d'art contemporain.



Après avoir dûment payé votre billet (Gratuit pour les étudiants de Rhône-Alpes) vous pénétrez dans le 1er étage du musée. Face à vous, un mur. Un mur qui n'en est pas un puisqu'il s'agit en réalité du sol du musée positionné de façon verticale : Bienvenue à la Biennale ! Le trouble étant semé nous passons dans la pièce suivante. L'œuvre qui s'offre à nous a pour thème l'apprentissage scolaire qui apparaît à travers des machines de tortures tirée tout droit de l'imagination d'Eva Kotatkova. Elle réalise là une œuvre ludique et tourmentée, qui vous surprendra et vous amusera. Après un bref passage dans les années 30, les tableaux de Kemang Wa Lehulere et les poupées de Virginia Chihota vous arrivent devant les vidéos de Christoph Keller et de José Alejandro Restrepo. Parce que l'art contemporain ce n'est pas que des tableaux et des sculptures, la vidéo est aussi utilisée. L'aspect perturbant est mis en avant par le support et par les thèmes abordés (opération médicales...) sans oublier cette conception artistique toujours présente.

L'inquiétude nous accompagne à l'étage suivant ainsi qu'à l'œuvre suivante. Cette dernière nous fait pénétrer au sein dans l'univers apocalyptique de Diego Bianci basée sur « la torture et la perversion ». Le spectateur s'aventure dans une esthétique infernale qui frappe par sa force visuelle. Mais il semblerait que l'art contemporain ne fait pas que des heureux. En effet, des employés du musée nous ont confié être incommodé par l'odeur nauséabonde qui se dégage de l'œuvre et nous expliquent que cette odeur provient d'un cercle de chipolata en décomposition présent au milieu de la performance artistique...

Après différentes peintures nous arrivons au 3ème étage. Nous découvrons, étonné, la bruja, qui « déploie quelque 3000 kilomètres de fil qui envahissent tout l'espace du troisième étage du musée ». Cette œuvre pharaonique et décousue nous procure un plaisir enfantin, en effet seul l'art contemporain donne la possibilité de « marcher » sur une œuvre art. On peut, ensuite, se laisser emporter par les dessins psychédéliques de Marina de Caro situé sur les murs. Puis nous retournons au 2ème étage. Non, nous ne sommes pas perdus, le musée suit un itinéraire logique à travers les étages. Les œuvres y sont plus discrètes que les précédentes avec toujours ces supports vidéos mais cette fois dans un cadre plus formel (Salle de projection).

On termine par la pièce de Sarah Pierce, une composition très apaisante dans une esthétique futuriste.

La visite du musée d'art contemporain est, comme à chaque fois, l'occasion d'un voyage à travers les différents mondes artistiques. Ce voyage est permis grâce à la formidable structure du musée d'art contemporain qui permet de se redessiner, de changer la disposition de ses murs à chaque nouvelle exposition. Le Musée tire donc son grand avantage, de son mouvement perpétuel au service de l'art contemporain, et fait bénéficier aux spectateurs d'un « nouveau » musée à chaque visite. Ce qui nous invite dès janvier 2012 à le revisiter, pour une nouvelle exposition.

DOSSIER

2012: Année d'élections



Mexique : Un changement de politique intérieure majeur pour juillet 2012 ?

Cette année est primordiale pour ce pays d'Amérique centrale. Après douze ans de politique menée par le PAN, le parti de droite majoritaire, les mexicains ont envie d'autre chose. Un virage à gauche est possible après ce mandat de Calderon, l'actuel président, en demi teinte.

A la tête de la 12ème puissance économique mondiale, Felipe Calderon s'était lancé dans « la guerre » contre les narco trafiquants mexicains. Après six ans en place, son bilan n'est pas glorieux. Ce conservateur n'a pas réussi à rétablir la sécurité comme il le prévoyait ni à affronter la crise. Sa décision de mener cette « guerre » dans la rue où des militaires armés traquent les cartels n'a fait qu'aggraver la situation. L'insécurité règne au Mexique et particulièrement dans les grandes villes du nord du pays. Depuis le lancement de cette politique de lutte contre la prolifération du commerce de drogues, en 2006, près de 40 000 personnes en sont mortes. Ce climat a entraîné un ras le bol de la population exprimé au travers de grandes manifestations en avril dernier. Cette élection devrait donc être marquée par le souhait des mexicains d'une gestion différente du pays qui ne serait plus autant à l'écoute des Etats-Unis comme c'était le cas de Calderon qui répondait à des injonctions américaines en lançant ce plan de lutte contre les trafiquants de drogue-mais plus à l'écoute des citoyens.

Il y a six ans, le président actuel avait été élu sur le fil du rasoir. Seul 0,6 % des suffrages exprimés séparaient Calderon de Manuel Lopez Obrador, représentant le PRD, parti de gauche. Le candidat malheureux a poussé l'affaire devant la justice persuadé de la non conformité de l'élection de son rival, mais avait été rebouté. Calderon a donc fini par prendre possession du pouvoir avec quelques mois de retard, en décembre 2006. Celui-ci ne peut pas se représenter en 2012 au vu de la constitution de 1917 qui impose un mandat non renouvelable. Mais pour le remplacer, les prétendants sont nombreux et appartiennent pour les plus importants aux trois grands partis politiques mexicains : le Parti Action Nationale (PAN, droite au pouvoir), Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI, opposition de centre-gauche majoritaire au parlement) et Parti de la Révolution Démocratique (PRD, opposition de gauche). En effet le mode de scrutin au suffrage universel majoritaire à un tour ne permet pas aux petits partis mexicains de se faire réellement entendre. Dès le premier tour, le candidat détenant le plus de voix se voit directement élu. Pas de jeu d'alliance possibles entre les deux tours comme chez nous, le vote utile est donc de rigueur.



Le Mexique aux urnes
Sur les bulletins: mains propres,
plus de sécurité, les pauvres
d'abord, emploi...

Petite présentation des diverses possibilités.

Après avoir été au pouvoir pendant deux mandats successifs, le PAN n'est plus aussi fédérateur. Des « primaires » sont organisées pour élire le candidat du parti. Trois candidats sont en lice dont une femme, la seule de la campagne, Josefina Vazquez Mota, la chef de file des députés du PAN.

Un peu plus à gauche, le PRD, est traversé par de profondes divisions internes rendant difficile le choix d'un candidat de consensus. Le parti se voit obligé de dépasser ces divergences pour pouvoir briguer la présidence du Mexique. Deux figures importantes de la gauche se disputent la candidature au nom du PRD Andres Manuel Lopez Obrador, candidat malheureux de l'élection de 2006 face à l'actuel chef d'état, et le Maire de la ville de Mexico, Marcelo Ebrard. Le PRI, quant à lui, a remporté les élections législatives et régionales de ces deux dernières années. Ce parti est doté d'un budget qui semble inépuisable, il gouverne dans 19 des 32 états du pays et auprès de plus de 60 % de la population mexicaine, en plus de disposer d'une majorité absolue à la chambre des députés. Un candidat potentiel du parti sort du lot, Enrique Pena Nieto, crédité par tous les sondages de la majorité des votes pendant la prochaine présidentielle.



...Malgré les nombreuses surprises et la longue campagne qu'il reste à chacun des candidats pour se faire adouber par son parti et convaincre les 112 millions de mexicains, on a du mal à ne pas supputer que le PRI ne reviendra pas au plus haut niveau de l'état. Car, oui ils l'ont déjà été pendant 71 ans. Cette situation qui a pris fin en 2000 avait été qualifiée de « *dictature parfaite* » par Mario Vargas Llosa, un auteur péruvien qui a reçu le prix Nobel de la littérature en 2010.

Par cette critique, il exprimait le fait que c'était pour un lui un système autoritaire camouflé où les critiques à l'encontre du pouvoir étaient tolérées tant qu'elles n'interféraient pas dans la mise en application de la politique. On reproche notamment au PRI le martelage médiatique, l'achat de voix et le détournement de fonds en vue de financer leur campagne électorale. Vargas Llosa est récemment revenu à la charge en exprimant le fait que si les mexicains élaient le PRI en 2012, ils faisaient alors preuve de « *masochisme collectif* ».

> Par Mathilde Villain

Les élections présidentielles Finlandaises : perpétuation d'une démocratie modèle

La Finlande est un pays « exemple » pour bon nombre de nos démocraties occidentales. En 2008 Xavier Darcos souhaitait calquer le système scolaire français sur celui des finlandais qui est considéré comme le meilleur du monde. La prospérité du pays, le bien-être des finlandais, l'attention portée aux problèmes environnementaux et un système de santé très efficace en fait quasiment un pays modèle. Leur système politique et électoral y sont peut être pour quelque chose...

La Finlande est une république démocratique avec une certaine tendance pour le parlementarisme. Leur président est élu tous les six ans par le biais du suffrage universel direct, il a toutefois un pouvoir assez faible ce qui évite les dérives présidentielistes que l'on connaît dans certains pays. L'Eduskunta, le parlement finlandais, est composé de 200 députés et à un pouvoir plutôt fort. En effet l'eduskunta entérine le gouvernement et peut le censurer. Il peut aussi voter les lois et modifier la constitution.



L'actuelle présidente et le candidat du SDP

Les parlementaires étant élus au suffrage proportionnel, les gouvernements de coalition sont fréquents. Ainsi le gouvernement de coalition mis en place le 22 juin 2011 regroupe pas moins de six partis pour pouvoir gouverner. Ce qui ne frustre pas pour autant les électeurs finlandais vis-à-vis de leurs représentants politiques.

Les élections présidentielles finlandaises auront aussi lieu en 2012. Le premier tour est programmé le 22 janvier et le second tour le 5 février. Les élections de 2000 et de 2006 avaient vu sortir victorieuse Tarja Halonen et le parti social-démocrate (SPD). Après deux mandats consécutifs, elle laisse sa place à Paavo Lipponen, 70 ans, premier ministre de 1995 à 2003 et désigné candidat à l'élection présidentielle à la suite de la primaire du parti social-démocrate.

Le parti de la coalition nationale (conservateur), concurrent direct du SPD va tenter grâce à Sauli Niinistö de reprendre le pouvoir après la courte défaite de 2006.

La troisième force politique du pays est le parti du centre qui avait récolté 18.63% des voix en 2006. Pour l'élection de 2012 le candidat du parti sera Paavo Väyrynen, ancien ministre.

Pour ce qui est des autres forces politiques nous sommes en présence de l'ancien ministre Peeka Haavisto du parti écologiste, de Eva Biaudet pour le parti populaire suédois de Finlande et du député Timo Soini le candidat du parti des Vrais Finlandais (parti nationaliste, conservateur et eurosceptique). Les conservateurs sont très légèrement les favoris de cette élection depuis leur victoire aux élections législatives du 17 avril 2011 mais le pronostic reste délicat à établir.

La Finlande étant assez peu investie dans les relations extérieures, le poids du pays pesant assez peu dans l'Union Européenne et la force de manœuvre du président étant assez faible, le résultat de l'élection présidentielle risque de n'avoir qu'un très faible impact et de ne pas être très médiatisée.

> Par Bastien Hugonnard

Corée du Sud : La politique de père en fille.



> par Antoine Doux

Les élections en 2012, ce n'est pas facile pour tout le monde. En Corée du Sud, la situation politique est particulière. En effet, la démocratie est récente en Corée du sud puisqu'elle s'est progressivement mise en place dans les années 80 et 90. Auparavant, dans les années 60 à 70, c'est le général Park Chung-hee qui tenait le pays d'une main de fer. Aujourd'hui les choses ont changé, ou presque, puisque cette année la favorite n'est autre que Park Geun-hye, la fille de l'ancien général.

La Corée du sud est une démocratie présidentielle avec une importance de plus en plus forte du parlement. Bien que le pays soit démocratique, de nombreuses affaires ont entachées la caste politique obligeant même en 2004 la destitution du président. C'est donc dans un contexte de difficulté démocratique et de méfiance envers les partis politiques qu'aura lieu cette élection.



Park Geun-hye, favorite à la présidentielle 2012

Dernièrement, les élections de la mairie de Séoul ont eu lieu, et, surprise, c'est Park Won-Soon, un ancien activiste, anticorruption et membre d'aucun parti politique qui a remporté l'élection. Pour beaucoup, cette victoire résonne comme la sonnette d'alarme pour le gouvernement et pour sa candidate Park Geun-hye. Depuis quelques années, les sud coréens ne font plus confiance aux politiques et plus particulièrement au système de parti. Un sondage réalisé en octobre 2011, indiquait que neuf coréens sur dix ne faisaient pas confiance aux politiques et aux politiciens.

Le président actuel Lee Myung-Bak sera dans l'incapacité de se représenter compte tenu de la constitution Sud Coréen n'autorisant qu'un seul mandat. Celle qui risque de lui succéder, Park Geun-hye, membre du grand parti national se verra opposée à un candidat du parti d'opposition. Le candidat d'opposition n'est pas encore déterminé mais le nom de Ahn Chul-Soo fondateur d'une célèbre société de programmation d'antivirus informatiques et opposant déclaré de la majorité, revient fréquemment.

Park Geun-Hye est vue comme la favorite, et ainsi, deviendrait la première femme présidente sud Coréen. Elle est souvent apparentée à une « Thatcher » Coréenne désirant la loi et l'ordre, la dérégulation... menant une politique de réformes à l'égard du milieu scolaire et de discussions à propos du nucléaire. Pour ses réfractaires, elle posséderait la même vision autoritaire que son père et serait un danger pour la démocratie.

A cela, Park Geun-Hye répond qu'elle est fière de son héritage paternelle qui, il est vrai, marqua le début du boom économique Coréen. Cet héritage ne semble pas constitué un poids puisque son père s'avère être encore très apprécié par les Coréens. Malgré ces critiques, elle incarnent pour de nombreux Coréen un rafraîchissement de la politique corrompue et est bien partie pour devenir la prochaine présidente de la Corée du sud.

Mais rien n'est encore joué puisque la défaite récente de la candidate du grand parti national à la mairie de Séoul laisse présager des difficultés pour la candidate, qui pourraient subir la méfiance des coréens.



Elections en Chine et en Russie : quelle place pour la démocratie ?

> par Marine Polycarpe

Cette année 2012 s'annonce chargée politiquement du fait du nombre d'élections présidentielles dans le monde. Néanmoins, le degré de démocratie est discutable selon les pays. En effet, en prenant les cas de la Russie et de la Chine, la question de la démocratie ne peut être que posée... quelle place reste-il pour l'opposition ? Y en a-t-il seulement une ? Comment un homme au pouvoir depuis 1999 peut-il être le meilleur pour un pays, comment une nomination peut-elle être démocratique ? Autant de questions que ces élections, espérons-le, vont soulever.

Le cas russe, quand le prédécesseur devient le successeur : 20 ans après la démission de Gorbatchev, il s'agirait d'un euphémisme que de qualifier la Russie comme étant un état démocratique. Bien sûr, des élections sont organisées, et ... surprise, le nouvel homme fort se dégageant pour l'élection de 2012 (pour ne pas dire le seul homme de cette élection russe) n'est autre que Vladimir Poutine !

En devenant le 31 décembre 1999, suite à la démission de Boris Eltsine, le président par intérim, Poutine accède au pouvoir. Il se fait alors élire officiellement en 2000 puis repart pour un second mandat en 2004 (avec plus de 71% des suffrages...). Cependant, en 2008, la place doit être cédée puisque la constitution limite l'exercice de la fonction présidentielle à deux mandats successifs. Poutine cède donc sa place à son vice-président, le jusqu'alors très discret Dmitri Medvedev. Il prend alors le rôle de premier ministre et parvient ainsi à garder une grande influence sur la politique russe, pour ne pas dire son contrôle total. En effet, si Poutine a concédé en passant la main à Medvedev et en respectant la loi interdisant plus de deux mandats successifs ; l'ancien président a néanmoins préparé son avenir puisque grâce à une réforme de la constitution de 2008, le mandat présidentiel passe de quatre à six ans. Poutine, s'il se fait réélire en 2012 (cette éventualité fait peu de doutes !), pourra donc se représenter en 2018 et conserver le pouvoir jusqu'en 2024...

Medvedev ne fait pas ses adieux mais prendrait alors la place -bien à l'ombre- de chef de gouvernement. Ainsi, en se présentant aux législatives de décembre 2011, Medvedev laisse le champ libre pour la présidentielle à son allié de toujours. Par un « habile » jeu de proposition, Poutine exclut son rival de la présidentielle en lui confiant les législatives : « Je propose que la liste de Russie unie pour les élections à la Douma [chambre basse du Parlement] du 4 décembre soit dirigée par le chef de l'Etat en exercice, Dmitri Anatolevitch Medvedev ». Mis de côté de la sorte, Medvedev n'a d'autre choix que de proposer à son tour Poutine pour représenter le parti en 2012 à la présidentielle

Quelle place alors pour le multipartisme ? Les ambitions politiques de Poutine en 2008 lors de son départ du Kremlin ne sont pas un secret : il veut revenir en 2012. Ses projets ne semblent pourtant se heurter à aucune résistance de la part des autres partis russes. Oui, mais de quels partis peut-on réellement espérer une résistance ? Aux élections de 2008, le parti KPRF (le parti communiste de la fédération de Russie) obtient 17,72% des voix et devient un des premiers concurrents de Medvedev. Le second parti d'opposition étant alors le parti libéral-démocrate russe qui obtient 9,35% des voix. Sachant que Medvedev avait obtenu 70,28% des suffrages, cette concurrence est donc à relativiser...

Le cas chinois : la spécificité de la Chine fait que l'on ne peut pas parler d'élections puisqu'il s'agit plutôt d'une nomination. Depuis la réforme de 1982, le poste de président de la République populaire de Chine est recréé après avoir été supprimé en 1968. D'après la Constitution, ce président est élu (si si !) par l'Assemblée populaire nationale. Il s'agit donc d'une élection au suffrage indirect menée par les députés. Néanmoins, même si l'Assemblée doit élire le président, le choix est particulièrement restreint (peut-on parler de choix s'il n'y a qu'un candidat ?) puisqu'il ne s'agit que du candidat unique proposé/imposé par le Parti.



Cependant, dans la pratique, l'Assemblée formule plus une recommandation que ne décide réellement. De fait, le choix du futur président relève d'avantage de la nomination entre les plus grands responsables politiques du pays et du président en fonction. Concrètement, Hu Jintao, l'actuel président de la Chine, commence à préparer 2012 en avançant certaines personnalités à des postes clés comme la nomination de cadres aux commandes du Parti en province.

Toutefois, il semble apparaître que cette pratique de nomination commence à gêner : une nouvelle génération d'hommes politiques tente d'accéder au pouvoir. Effectivement, ce renouvellement serait faciliter par le retrait d'une part de l'actuel président mais aussi d'autres hauts responsables tels que le Premier Ministre Wen Jiabao et le président du Congrès national du peuple Wu Bangguo. En tout, ce serait sept membres sur les neuf qui composent le Comité permanent du bureau politique du comité central du parti qui devraient plier bagages après 2012. Cette année verra-t-elle donc un changement au sein de la politique chinoise ou cette nouvelle génération arrivant va-t-elle se montrer aussi opaque que les précédentes ? Rendez-vous en 2012...

Madagascar, l'enjeu de la transition

Lorsque l'on parle de Madagascar, on peut penser au film avec Alex le lion, Marty le zèbre, Melman la girafe et Gloria l'hippopotame ainsi que toutes leurs aventures sur cette îles paradisiaque. On pense également à ces magnifiques paysages où l'on pourrait passer des vacances de rêves sur toutes ces plages de sables avec une mer d'un bleu presque irréel et ces baobabs qui sont si grands.

La troisième République malgache voit le jour en 1993 avec l'élection d'Albert Zafy en tant que président de la République. Cinq ans plus tard, il est destitué par la Haute Cour Constitutionnelle. Didier Ratsiraka est élu à sa place pour cinq ans. Lors des élections de décembre 2001, les résultats font l'objet d'une contestation entre Didier Ratsiraka et Marc Ravalomanana. Cette contestation n'est que le préambule de la crise politique qui s'est étendue sur tout le premier semestre de 2002. C'est finalement Marc Ravalomanana qui a accédé au poste de président pour une durée de cinq ans. Il est réélu le 3 décembre 2006 pour un nouveau mandat de cinq ans.



Cependant, le 26 janvier 2009 éclate une nouvelle crise politique qui plonge le pays dans un période d'émeutes, de pillages et de manifestations avec à la tête de ces événements, le maire de Tananarive, Andry Rajoelina. Après plusieurs mois de conflit et un coup d'état, ce jeune maire alors âgé de 35 ans devient, le 18 mars 2009, le président de la Haute Autorité de la Transition (HAT) avec pour mission d'organiser des élections dans les deux ans.

Mas il y a là un petit problème car le 18 mars 2011 est passé depuis quelques mois déjà !!! Cela est dû à plusieurs facteurs : tout d'abord, lors du référendum qui a eu lieu fin 2010, les listes électorales ont été très contestées car des noms étaient mal orthographiés, d'autres noms apparaissaient sur plusieurs listes ... Il faut donc laisser le temps à la Commission électorale nationale indépendante (Céni) de refaire des listes correctes. Ensuite, à Madagascar, il ne peut y avoir d'élections pendant la saison des pluies, il n'y en a uniquement pendant la saison sèche, c'est-à-dire du 30 avril au 30 novembre.

Le premier tour des présidentielles étant jumelé avec les législatives devraient normalement se trouver en avril ou en mai. Les résultats ne seront connus qu'environ un mois plus tard car il s'agit de bulletin unique contrairement à la France où l'on a plusieurs bulletins dont un seul va dans l'enveloppe, à Madagascar, il faut cocher la case en face du nom de la personne que l'on souhaite élire. Pour le moment, nous savons seulement que le président de la HAT, Andry Rajoelina, ne se présentera pas car il souhaite que cette transition entre ce régime provisoire et la quatrième République de Madagascar se fasse le plus neutrement possible.

> Par Emeline Rouy

Masturbation technophile

> par Sylvain Métafiot

« *Le pire est avenir* » Maïa Mazaurette

Hugo est un jeune homme bien dans sa peau. En deuxième année d'école de commerce, jean délavé, polo rayé et baskets aux pieds, il croque la vie à pleine dents ! Assez beau gosse, vaguement brun, et jouant de la guitare il n'a jamais vraiment eu de problèmes avec les filles et n'hésite pas à combler ses amis célibataires de stratégies de dragues et autres conseils avisés sur les bienfaits de la vie de couple. Regarder *Lost* toute la nuit, jouer à PES et télécharger le dernier album d'Arctic Monkeys lui donne des airs de geek. Il adore mater les sketches de Gad Elmaleh sur son mac 17 pouces avec sa copine Angélique qui l'appelle tendrement « mon homme ». Ils ont un chat qui se prénomme cannabis parce que « *c'est cool et décalé tu vois* ».

Il aime bien *Le petit journal* de Canal plus, les chansons engagés et les humoristes rebelles. Plutôt de gauche même s'il ne s'intéresse pas trop à la politique (la seule chose dont il soit sûr c'est que « *les fachos sont vraiment intolérants, abusé quoi !* »), vaguement écolo (il trie ses déchets), athée (« *la religion c'est de l'obscurantisme, mais grave !* »), capable de donner son avis sur tout et rien en enchaînant les lapalissades, il est vraiment sympa. Le genre de pote boute-en-train qu'on aime avoir en soirée.

Hugo est un mec franc qui déteste l'hypocrisie, un mec qui dit ce qu'il pense. Le genre de gars pas-comme-tout-le-monde mais qui ne sort jamais du lot, d'une banalité affligeante, et qui, pour discuter de cinéma, aime étaler ses 300 Go de films sur son disque dur, renouant par-là même au célèbre concours de ki-ka-la-plus-grosse ? Hugo est une belle âme altruiste, un bon petit soldat de l'empire du bien.

Voilà. En résumé Hugo est un sale con. Une sorte de métastase représentative du genre humain contemporain. La tare générique et sans saveur de notre monde moderne. Le pire c'est que vous en croisez partout et tout le temps ce genre de coloquinte à la graisse de hérisson, dans votre famille, chez vos amis, vos collègues. Vous donnant ainsi l'impression d'être le seul être doué d'une conscience au milieu d'un amas de crétins congénitaux. Bref, Hugo c'est vous, c'est moi... enfin, surtout vous.

Là où ce jus de poubelle d'Hugo excelle – et qui constitue, somme toute, l'objet de ce longuet et ô combien digressif article – c'est dans la joie compulsive de lire des livres numériques. Oui parce qu'Hugo est un gars cultivé qui a dévoré tous les Bernard Werber, adore *L'Alchimiste* de Paulo Coelho, la plupart des Agatha Christie et a offert *Indignez-vous !* de Stéphane Hessel à ses parents à Noël (« *parce que c'est un livre qui dénonce tu vois* »). Bref, notre amoureux de la littérature a récemment fait l'acquisition d'un livre électronique, ou plutôt d'un e-book (ça fait plus branché), et il en est fier l'animal !

« *Attends, c'est super pratique, tu peux mettre tous les bouquins que tu veux là-dedans, tu gagnes trop de la place, pas besoin de se déplacer pour acheter les bouquins je télécharge direct, trop rapide !, et puis ça sauvegarde la planète en évitant de tuer des arbres, c'est l'avenir tu vois !* ». Sans le savoir, ce sombre oryctérope d'Hugo se réclame d'une récente et noble manifestation germanique.

En effet, les nazis – ces europhiles incompris, précurseurs d'un fédéralisme européen *un peu* rentre-dedans – brûlaient les livres dans de joyeuses et hystériques kermesses païennes, nous nous les numérisons. Un acte de foi plus subtil mais non moins efficace car plus diffus, plus lent, plus consensuel et, a contrario, moins voyant et exubérant qu'un barbecue géant devant l'opéra de Berlin où Montaigne, Freud, Mann, Zweig, Mussô remplaçaient la *Wurst* de Nuremberg.

Ainsi, les nationaux-socialistes ne nous ont pas seulement légués la ola, « *ce double salut nazi socialement acceptable* » selon ce facétieux cartésien désabusé de Gaspard Proust, non, ils ont également remis au goût du jour la belle tradition de l'autodafé héritée de Savonarole (les Libyens ont récemment fait un feu de joie du *Livre Vert* de Kadhafi)

Faut-il être le dernier des ectoplasmes à roulettes pour ne pas comprendre que lire Kafka ou Joyce sur Kindle ou autre instrument de la servitude est purement et simplement impossible.

Comment rester concentré en lisant *Le Château* ou *Ulysse* sans avoir la plus petite, la plus minuscule, la plus infinitésimale tentation de parcourir ses mails, son mur Facebook, son compte Twitter, son blog bd préféré et son site d'info favori ? Hein, je vous le demande, et plutôt deux fois qu'une : comment peut-on être assez bête pour croire que la lecture ne réclame pas patience, silence, solitude et concentration ?



Ach, rien de tel pour réchauffer ses soirées d'hiver, ja.

Soit l'exact opposé des gadgets technologiques que cette maquerelle de pub ne cesse de nous vendre à longueur de spots décerés décalés et drôles.

Comme le dit justement Frédéric Beigbeder (qu'on a connu moins inspiré) dans *Premier bilan après l'apocalypse* : « *Quand on crée ainsi une même machine qui contient YouTube, Facebook, TF1 et Dostoïevski, eh bien ayons l'honnêteté de le dire : Dostoïevski est mal barré.* »

Songons par ailleurs que la conversion au numérique, outre le fait de tuer la lecture sensible (adieu la chaleur des feuilles, le parfum de l'encre et le toucher délicat de la couverture, bonjour la froideur du plastique et l'agressivité du rétro-éclairage), modifie radicalement notre rapport au temps long et instaure une désinvolture vis-à-vis de la mémoire de sorte qu'il ne reste plus aucune trace génétique interprétable du travail des écrivains, des philosophes, des historiens.

Croyant qu'en pouvant tout stoker on pouvait tout conserver, nous détruisons les traces du travail préparatoire des œuvres littéraires achevées. La durée de vie d'un disque dur ou d'une clé USB étant de cinq ans en moyenne.

C'est le cri d'alarme de Pierre-Marc de Biasi, directeur de l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes : « *Nous n'avons jamais été aussi près d'avoir les moyens techniques de tout conserver, et dans le même temps, nous perdons tout en raison de la logique même de mémoire du disque dur : le système de ses anciennes unités de mémoire est écrasé au fur et à mesure de son utilisation et donc de saturation. [...] L'ère du parchemin avait été celle du palimpseste, l'âge du papier celui de la rature, voici venue l'ère du support sans repentir. [...] Avec la destruction de la possibilité de la mémoire, nous rendons notre futur orphelin de nous* »

L'écrivain écossais Ewan Morrisson en a rajouté une couche en affirmant que dans le quart de siècle à venir, la fin du livre-papier, le triomphe du livre numérique, la baisse puis la suppression des avances sur droits et le soutien des éditeurs non plus à un auteur sur la longue durée d'une œuvre mais à des livres un par un entraineraient la mort certaine du métier d'écrivain.

L'anglais Graham Swift considérant, de son côté, la digitalisation croissante des livres comme synonyme d'une paupérisation tragique de l'écrivain.

(*La république des livres*, 2 octobre 2011)

Que faire face à cette apocalypse rampante à l'heure où Borders, la deuxième librairie des Etats-Unis, meurt en silence faute de faire face à la concurrence d'Internet, de même que les suppléments littéraires des grands quotidiens américains (à l'exception du *New York Times Book Review*) ?

Peut-être *Apprendre à prier à l'ère de la technique*, comme le préconise Gonçalo M. Tavares dans son livre éponyme, pour échapper à l'aliénation de la technique, qui dépouille l'homme de ses qualités et le transforme en cette figure abominable qu'est l'homo technicus, ce simili-martien à la graisse de cabestan qu'est Hugo.



C'est ça, cours Hugo, cours.

Il faut aussi se poser les bonnes questions : laissons le mot de la fin au regretté Jaime Semprun, extrait de *L'Abîme se repeuple* : « *Parmi les choses que les gens n'ont pas envie d'entendre, qu'ils ne veulent pas voir alors même qu'elles s'étalent sous leurs yeux, il y a celles-ci : que tous ces perfectionnements techniques, qui leur ont si bien simplifié la vie qu'il n'y reste presque plus rien de vivant, agencent quelque chose qui n'est déjà plus une civilisation ; que la barbarie jaillit comme de source de cette vie simplifiée, mécanisée, sans esprit ; et que parmi tous les résultats terrifiants de cette expérience de déshumanisation à laquelle ils se sont prêtés de si bon gré, le plus terrifiant est encore leur progéniture, parce que c'est celui qui en somme ratifie tous les autres.* »

C'est pourquoi, quand le citoyen-écologiste prétend poser la question la plus dérangement en demandant : « *Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ?* » il évite de poser cette autre question, réellement inquiétante : « *A quels enfants allons-nous laisser le monde ?* »

PS : n'hésitez pas à lire la gazette sur votre iPad sur le site www.mankapdere.org

Témoignage d'un Immigrant nicaraguayen au Costa Rica

> Par Audrey Sérandour

Instantané rapporté de mon voyage autour du monde



Ce soir, Freddy a décidé de se confier, de me raconter son histoire. Les ombres s'allongent sur la plage costaricaine de Playa del Coco, le soleil glisse lentement derrière l'horizon, nous nous asseyons et dans un espagnol timide, le pêcheur me retrace les événements qui ont marqué sa vie.

Freddy vient du Nicaragua, pays voisin du Costa Rica, où il s'est marié et a eu un fils, avant de divorcer. Il me brosse un piètre portrait du Nicaragua, pays pauvre où les habitants souffrent de famine et où les conditions de vie sont difficiles. Pour ces raisons, Freddy décide de quitter son pays natal, en 1989, et de se rendre au Costa Rica, souvent surnommé « cinquante-et-unième état des États-Unis ». Bien que sans papiers, il trouve du travail et vit de la pêche. Cependant, tous les soirs sur la plage, il boit et se soûle. Une grande part de l'argent qu'il gagne est dilapidée dans l'achat d'alcool. Il est sale, vit pieds nus...

Sa vie se déroule au rythme des pêches et des retours en ville, alternant des séjours de quatre jours à terre, puis une quinzaine de jours en mer. Si la pêche est bonne, Freddy et ses coéquipiers peuvent ne passer que trois jours en mer. De retour à Playa del Coco, la vente de leurs poissons leur rapporte environ 4 millions de colónes, selon le cours, soit environ 6000 euros. Sur cette somme, un million sert à l'achat des vivres et le reste est divisé en deux : une moitié pour payer le fuel et l'entretien du bateau, l'autre moitié pour les pêcheurs.

Un soir, de retour à terre après une excellente pêche, Freddy retrouve des amis sur la plage. Ils s'installent sous un grand arbre et commencent à boire. Attirés par le bruit, des officiers de l'immigration qui passaient dans la rue s'approchent et s'arrêtent près du groupe. L'un d'eux se tourne vers Freddy et lui demande ses papiers. Freddy vit ici clandestinement et n'a donc aucune pièce d'identité à présenter à l'officier... Il est mis en prison, puis renvoyé au Nicaragua, comme une vingtaine d'autres personnes se trouvant dans le même cas.

Freddy va rejoindre à pied la ville de San Juan del Sur, sur la côte nicaraguayenne. Là-bas, il travaille en tant que pêcheur, mais ne gagne pas suffisamment d'argent et est toujours aussi sale. C'est ainsi que la police le prend pour un clochard et l'attrape pour le mettre en prison. De nouveau... et cette fois-ci dans son propre pays ! Freddy est accablé. Quand il ressort enfin de prison, Freddy repart en mer. Il navigue à bord d'une chaloupe de pêcheurs, accompagné de trois coéquipiers. Mais au bout de seulement deux jours de pêche, le bateau tombe en panne : le moteur est cassé ! Les nicaraguayens ne peuvent plus avancer ni se diriger, ils sont contraints de laisser leur embarcation dériver. Les vents et les courants vont les mener dans les eaux costaricaines, où ils rencontrent des amis de Freddy en train de pêcher. Voyant leur ami en difficulté, ces derniers appellent la marina de San Juan del Sur à la radio. Ils demandent un bateau supplémentaire pour rapatrier les Nicaraguayens. Rapidement, le bateau demandé arrive et prend en charge l'embarcation de Freddy et ses coéquipiers, afin de la ramener à bon port. Mais Freddy ne souhaite pas rentrer au Nicaragua et au moment où son bateau s'en va, il saute sur la chaloupe de ses amis costaricains. Une fois de plus, il est en route vers le Costa Rica, ce pays synonyme de survie.

Les nicaraguayens sont des milliers à se tourner vers le Costa Rica pour assurer leur existence. Si historiquement ce mouvement était dû aux violences de la dictature d'Anastasio Somoza ou à la guerre des années quatre-vingt, cette expatriation devient économique à partir des années quatre-vingt-dix. Seule la moitié de ces nicaraguayens immigrés au Costa Rica auraient un statut légal. De plus, ils sont plutôt mal vus par la population costaricaine, qui voit en eux des alcooliques ou des voleurs, qui seraient violents et ignorants. Mais, bien qu'il ait encore du mal à gérer cette immigration avec calme, le Costa Rica a besoin de ces immigrants pour maintenir son économie. Actuellement, il est l'un des plus riches pays d'Amérique latine. Il y a maintenant plus de soixante ans, le Costa Rica fut le premier pays au monde à proclamer l'abolition de son armée, ce qui lui a permis de consacrer plus d'argent à l'éducation et la santé, mais aussi de garantir une certaine stabilité.

Après avoir vécu dans différentes villes du Costa Rica, Freddy habite aujourd'hui à Playa del Coco, où il loue une chambre en bord de mer. S'il vit toujours de la pêche, il a cependant décidé de ne plus boire d'alcool, ce qui lui permet de disposer de plus d'argent et de s'habiller proprement. Ainsi, les policiers ne se préoccupent plus de lui.

Ce soir, sur la plage costaricaine de Playa del Coco, des hommes soûls rient et chahutent sous le grand arbre, à quelques pas de là. Ce sont des nicaraguayens, eux aussi venus chercher une vie meilleure de l'autre côté de la frontière. Freddy est fier de ne plus faire partie de ce groupe d'alcooliques, et il apprécie de pouvoir se confier à des voyageurs, pour partager son histoire. La nuit est tombée à présent, la mer est calme et en laissant nos regards balayer l'horizon, nous pensons aux pays natus que nous avons quittés. Neuf ans pour Freddy et le Nicaragua, sept ans pour moi et la France, tant d'années passées ailleurs sur la Terre, gardant le souvenir de nos origines.

L'idéaliste est un funambule

> Par Pierre Alhammoud

Il avait fait un terrible choix. Alors, les bras en croix, il s'élança dans le vide. Il ne souhaitait rien d'autre que se réaliser et se rattrapa quelques mètres plus bas, semblant flotter. Il avançait sur un fil au risque à tout instant de tomber dans l'abîme, mais chacun de ses pas le rapprochait de son rêve. Comme il serait heureux si sa réussite ne dépendait que de son habileté, s'il pouvait commander au destin à la seule force de sa volonté.

Au lieu de cela, il se retrouvait semblable à une feuille avec laquelle joue les vents. A peine avait-il posé le pied sur cette corde que les éléments s'étaient déchaînés. Le tonnerre le rendit sourd, la pluie lourde et la foudre aveugle. Au-dessous de lui la terre prise de convulsion éructait violemment des torrents de lave. Les vapeurs méphitiques qui s'échappaient de ce magma changèrent son souffle régulier en une toux sèche qui parfois se terminait en crachat sanguinolent.

Comme l'homme tremble lorsqu'il est confronté à la puissante nature !

Et s'il n'y avait que cela. La peur des hommes se ramassait sur lui, aussi dense et oppressante qu'un cachot. Dans son dos, le vacarme incessant des fusils le pressait de courir pour mieux chuter, et les balles sifflaient sans répit autour de sa frêle silhouette. S'il en avait reçu quelques-unes, il ne les sentait plus. Des avions passaient parfois pour achever de briser à coup de bombes les rêves tombés en dessous de lui. Soudain, une émotion glacée poignarda son cœur et le contraignit à regarder en bas. Il vit un enfant squelettique consacrer ces dernières forces à tendre une main vers le ciel plutôt qu'à enlever les mouches de son visage. Il vit une vieille femme tenant dans ses bras son fils en uniforme. Chacun de ses sanglots rauques et hachés était un appel à la vengeance.



Et il vit un autre équilibriste qu'un éclair avait foudroyé. Son corps calciné gisait sur le dos, seuls ses yeux bleus avaient été épargnés par le feu. Ils étaient du même bleu qu'un acier trempé dans un mélange de jalousie, de rage contre le destin et de résignation. C'était son meilleur ami, et dans son agonie il pleurait des larmes de sang. Mais quelle valeur ont les larmes dans la pluie ?

Comme l'homme tremble lorsqu'il porte le poids de la haine !

Mais quoi sinon ? Rester derrière avec les sans cœurs qui rigolent et clignent de l'œil ? Ou encore plus loin avec ceux qui se sont arrachés les yeux et les oreilles ? Ou même jusqu'à l'horizon où se trouvent ceux qui prient pour le salut des âmes, à genoux et le front contre le sol devant quelques idoles ?

Comme l'homme tremble lorsqu'il se retrouve seul.

Mais après avoir tremblé trois fois, le funambule releva la tête. Il vacille encore mais son regard se porte au loin. Ces yeux brillent-ils de fièvre ou bien d'espoir ? Au-delà de la corde, c'est le néant pour son corps, l'effacement pour son esprit, la damnation pour son âme. Il aura marché sur trop de cadavres et piétiné, chez ceux qui croisent son chemin, trop d'aspirations pour mériter autre chose. Une boule dans la gorge, il murmure : « Qu'importe que je me brise si mon rêve se réalise ? »

Il avance, mais il est trop seul pour se mentir. Il pense une dernière fois à ce qui importe : Une fleur qui tremble sous la rosée, un coucher de soleil sur l'océan, des livres pleins de merveilles. Une musique si poignante qu'elle justifie la vie, une naissance dans un cri, une caresse. Un destin rempli de découvertes, de victoires et de tendresse. Et pour finir, un parfum de femme. La boule dans sa gorge est devenue un chardon ardent qui le consume. Pourtant, comme il semble beau et noble au bout de cette corde ! Nul ne devine qu'il n'est plus que cendre intérieurement.

Sauf elle sûrement, quelque part. Quel était son nom déjà ? Il se rend compte avec horreur que même ce souvenir lui a été arraché. Pourtant c'était l'amour de sa vie, c'était la joie innocente, c'était la lumière du monde. C'était elle ou l'idéal. C'était.

Plus que trois pas se dit le mort au masque d'or. Verrais-je au moins ce qu'a vu Moïse avant d'être balayé par le vent, ou bien même cette consolation me sera enlevée ? Plus que deux pas. Pourquoi déjà ?

Une voix intérieure lui rappela silencieusement : créer un lien entre chaque consciences quel que soit le temps et de la distance les séparant. Oui ! Faire de mon être un pont, pensa-t-il pour la dernière fois. Devant lui, plus qu'un pas vers l'utopie.

à suivre...

Le silence est d'or

> par Sylvain Métafiot

Disons-le d'entrée de jeu, ce mois d'octobre fut certainement l'un des plus riches en termes de productions cinématographiques très contrastées. Que l'on songe au ténébreux *Drive* de Nicolas Winding Refn, film noir conceptuel, extrêmement stylisé et ultra-violent, qui, sur fond d'électro des années 80 amorcé (laborieusement) une réflexion sur les faux-semblants de la cité postmoderne. Ou bien *Polisse* de Maiwenn qui nous plonge au cœur d'une brigade de la protection des mineurs en dévoilant le quotidien brutal, épouissant, et parfois drôle de ses membres (servi par des acteurs exceptionnels), tout en insistant (lourdement) sur leur humanité à travers des procédés de mise en scène parfois démagogique.



Mais c'est de *The Artist* que nous allons converser en détails. Le dernier film de Michel Hazanavicius nous conte l'histoire de George Valentin (Jean Dujardin, littéralement possédé par les fantômes de Buster Keaton et Douglas Fairbanks), star hollywoodienne du cinéma muet en 1927 qui, refusant de se conformer au parlant, se voit détrôner par une jeune étoile montante, Peppy Miller (la chaplinesque Bérénice Bejo), secrètement amoureuse de lui. Cependant, l'histoire d'amour contrariée par les affres du showbiz (schéma classique du mélodrame, remarquablement illustrée par la scène touchante de l'escalier), ne constitue pas le cœur du film.

Bien au-delà de ce qu'on a pu lire ou entendre sur la performance de réaliser un film muet en noir et blanc à l'époque du tout numérique, de l'IMAX et de la 3D, *The Artist* est avant tout un film de cinéma sur le cinéma, une réflexion sur le cinéma muet. Davantage qu'un exercice de style réussi bardé de références cinéphiliques (l'hommage à cet âge d'or du cinéma est sublimé par la résurrection de ses codes emblématiques), le film interroge la genèse du langage cinématographique (la puissance brute du seul corps et des images) en faisant du muet la condition infernale du héros. Valentin ne parle pas, il en est incapable. Dans un monde devenu parlant il voit son handicap existentiel détruire sa vie : sa carrière comme son mariage. Impossibilité de communiquer avec les spectateurs comme avec sa femme. Le monde est devenu un film bruyant cauchemardesque dont il ne serait qu'un figurant apeuré.



En conflit avec son producteur (John Goodman) et malgré le soutien de son fidèle chauffeur (James Cromwell) Valentin essaie désespérément de sortir de sa solitude dévastatrice en compagnie du seul être qui le comprend : son petit chien cabot, atteint du même mutisme. C'est ce complice canin qui sauvera la vie à la star déchue lorsqu'elle voudra détruire par le feu son âme sur pellicule, son identité absolue devenue l'ombre d'elle-même. Gloire, déchéance, désespoir, le parcours tortueux de Valentin semble voué à l'aporie. Pourtant, la résurrection surviendra grâce à la musicalité du corps, comme un ultime pied de nez au cachot muet dont il était à la fois le prisonnier et le gardien.

Finalement, sans atteindre la grâce de Murnau, le vertige de Welles ou le comique de Chaplin, Hazanavicius nous parle avec tendresse d'un monde éteint mais légendaire, un continent perdu qu'on ne cesse d'arpenter en rêve : la vie et la mort du cinéma muet.